

## « La vie est à écrire »

Bernard Duché, neurologue à Bagatelle, batteur de jazz du groupe Rivages



**Bernard Duché à la batterie (premier plan), Pierre Criqui médecin et contrebassiste, Marie Fleur Schell psychologue et chanteuse, Gilles Machelart, psychiatre au piano. PHOTO PHILIPPE TARIS**

[c.seguin@sudouest.fr](mailto:c.seguin@sudouest.fr)

«J'ai le souvenir flottant de ma première enfance cours Pasteur, quelque chose de pas très vivant dans le quartier Saint-André. Puis le boulevard-Wilson, la barrière Saint-Médard. Je suis d'une famille corrézienne. Mon grand père, le général Duché, était adjoint de Chaban après guerre. Mon père dirigeait une usine de chaussures pour femmes. Il était le supporteur N° 1 du Club Athlétique Briviste qui en avait fait sa mascotte. Il m'emmenait au stade à Brive, puis à Bordeaux pour les phases finales.

### Les traces du journal

J'ai eu un grand plaisir à jouer au tennis à Primerose. C'est un lieu important de ma vie que j'habite depuis 1963. Mon père, secrètement, devait imaginer que je deviendrais professionnel. J'ai affirmé vouloir être médecin à l'âge de sept ans. J'ai choisi ma spécialité en suivant mes bons amis de l'école. Leur père était Pierre Loiseau, l'un des grands patrons de la neurologie à Bordeaux. Je n'ai pas imaginé faire autre chose. Et je n'ai jamais changé d'avis.

J'ai suivi un cursus hospitalier, au Tripode et surtout à Haut-Lévêque. J'exerce depuis 21 ans à la Maison de santé protestante de Bagatelle, où je suis locataire. Il y a des périodes où j'ai douté. Le métier de libraire me plaisait beaucoup. Une pile de livres me remplit de joie. Jardinier aussi m'allait. Mon rapport à l'écriture est ancien. Je m'y suis remis en 2002, après avoir rompu avec une manière excessive d'exercer. J'arrivais à aligner onze heures de consultations d'affilée. Mon journal de bord m'a aidé à m'extraire de cette vie qui n'avait pas de sens. Je raconte mon bureau, mes états d'âmes du jour, ce que m'inspire une discussion ou une rencontre. Je rassemble pour ne pas oublier. Peut-être que je ne le relirai jamais. J'ai écrit deux romans qui n'ont pas été publiés et des pièces courtes, des fragments d'une page que j'accumule. J'aimerais trouver un éditeur, et en même temps, quand les livres meurent au bout de trois semaines chez Mollat, je doute. J'ai aussi un journal dans ma voiture pour les temps morts. Je laisse des traces un peu partout.

Et je tiens un journal de mon grand jardin, chez moi, à La Brède, que j'ai frénétiquement planté. J'en raconte l'évolution, ce qu'il produit sur moi. Le jardin favorise la réflexion. Il m'est indispensable. Je crois à l'éloge de la lenteur dans un monde de dingues. L'écriture donne l'impression de créer des synapses vers des zones vraiment inconnues de notre cerveau. Elle offre un merveilleux outil pour soi-même. La vie est à écrire. J'avais commencé à rédiger un guide des tabacs pour pipe, un objet auquel je suis très attaché depuis

l'âge de 18 ans. Ma passion de la musique est un peu antérieure. Avec la révélation d' "Abbey road" des Beatles, le disque des Who en public à Leeds, le film Woodstock et le solo de batterie de Mickaël Schriève, le batteur de Santana. J'ai acheté ma batterie en 1971 et j'ai appris seul, ce qui reste une grande erreur. Ma technique est mauvaise, même si j'ai tenté de corriger en prenant cinq années de cours à l'école Agostini.

## **Un groupe médical**

Avec Rivages, nous formons un groupe de jazz, un groupe médical, ce que le public ignore. Le contrebassiste, Pierre Criqui, est médecin généraliste. Jusqu'en 2008 nous jouions les compositions de Gilles Machelart, qui est psychiatre. Nous sommes passés aux standards depuis l'arrivée de Marie- Fleur Schell, la chanteuse. Elle est psychologue. Nous nous produisons aujourd'hui à Primerose, pendant le tournoi. En juin nous serons à l'hôtel Mercure des Chartrons, à Beautiran et à la Fête de la musique. Le concert est plutôt une façon de mettre en application ce que nous avons travaillé ensemble. Lorsque nous jouons au milieu des repas, personne ne nous écoute. Cela devient une répétition. Le trac est très stimulant. Je ne suis plus médecin derrière ma batterie. Je m'intéresse beaucoup à l'utilisation douce de cet instrument a priori très bruyant. Je suis plutôt un batteur minimaliste installé dans le silence de la campagne.

Bordeaux est le rendez-vous du jeudi et du mercredi soir où nous avons pris l'habitude d'aller au cinéma Utopia. C'est un plaisir d'y marcher. La ville c'est la librairie, le cinéma, le marchand de disques de la rue des Remparts. Elle a changé en effet. Mais le manque de jardins m'étouffe. Au bout de trois heures j'ai des tremblements. Je supporte mal la foule. Il me faut sentir l'odeur de la terre, de l'herbe coupée, des feuilles à brûler. Si je n'avais pas toutes ces passions, j'aurais une grande difficulté à vivre en ville. Je peux imaginer posséder un appartement pour m'imprégner de Bordeaux quelques heures, avant de repartir. Ce serait cela ma ville idéale. Je suis aujourd'hui dans mon tempo.

Et je n'oublie jamais cette phrase du poète Philippe Jaccottet : "l'attachement à soi augmente l'opacité de la vie". C'est ma ligne d'horizon.